Corrigé – Brevet 2024 – français (grammaire et compréhension) – Métropole (remplacement)

Compréhension et compétences d'interprétation, Grammaire et compétences linguistiques

Corrigé détaillé rédigé par Benjamin, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Partie I – Compréhension et compétences d'interprétation *(32 pts)*

1. L'extrait met en scène trois personnages.

- **Le narrateur**, qui raconte à la 1re personne un souvenir de l'automne 1943 : jeune résistant, il lutte contre l'occupant allemand. Le récit est autobiographique (*L'Écriture ou la Vie*) : le narrateur se confond avec l'auteur, Jorge Semprun, qui se souvient de sa jeunesse.
- **Julien**, son camarade de la Résistance, avec qui il prépare une embuscade : « Nous l'attendions, Julien et moi » (l. 4). Les deux hommes sont des compagnons de combat, unis par la même mission : « Nous étions venus, Julien et moi, étudier le terrain » (l. 10-11).
- **Le soldat allemand**, un très jeune homme (« Ce gamin blond aux yeux bleus », l. 5-6), membre de l'armée d'occupation. Pour les deux résistants, c'est un **ennemi** : ils sont cachés et le guettent comme une proie, alors que lui ignore leur présence.

Le narrateur et Julien sont donc alliés, tandis que l'Allemand est leur adversaire. D'autres groupes sont seulement évoqués : « les soldats de la Wehrmacht » (l. 9) et « des maquis des environs » (l. 12).

2. Le narrateur élargit progressivement la désignation de l'ennemi : d'abord un seul homme (« un Allemand »), puis un groupe (« des Allemands »), enfin n'importe quel soldat (« N'importe lesquels »). Cette gradation montre que les résistants ne visaient personne en particulier : l'ennemi était **anonyme et interchangeable**, il représentait simplement l'armée d'occupation, qu'ils combattent. Le narrateur insiste ainsi sur le contraste avec la phrase précédente : « nous n'attendions pas cet Allemand-là précisément » (l. 5). Le soldat qui arrive n'est pas un ennemi abstrait, mais un individu précis, un « gamin blond aux yeux bleus » (l. 5-6). La précision prépare donc la suite du texte, où cet homme, d'abord simple cible, devient un être humain que le narrateur ne peut plus tuer.

3. Dans ces circonstances, le narrateur a en grande partie raison de voir dans l'Allemand « une cible parfaite » (l. 24).

- **Le soldat est seul et sans renfort.** « Mais cet Allemand semblait être seul » (l. 13) ; « Aucune autre motocyclette, aucun autre véhicule n'était apparu à sa suite » (l. 13-14). De plus, il arrive à un moment inhabituel : « ce n'était pas non plus l'heure habituelle. C'était vers le milieu de la matinée » (l. 14-15). Personne ne peut donc venir à son secours.
- **Il se croit en sécurité et relâche son attention.** Il descend de sa moto et profite du paysage : « Debout, respirant la douceur de la France profonde, il a défait le col de sa vareuse » (l. 17-18). Le narrateur le confirme : « Il était détendu, visiblement » (l. 18). Un homme détendu, debout au bord de l'eau, réagira trop tard à une attaque.

Il faut cependant nuancer : le soldat reste dangereux, puisque « il était resté sur ses gardes : sa mitraillette lui barrait la poitrine » (l. 18-19). La cible est donc parfaite surtout parce que les résistants, eux, sont cachés et bien placés : « Nous étions à l'abri, à l'affût » (l. 24).

4. Des lignes 20 à 31, la relation du narrateur avec les deux autres personnages s'inverse.

- **Avec Julien : d'une complicité totale à une rupture.** Au début, les deux résistants ne font qu'un. Le pronom « nous » domine et les phrases unissent les deux noms : « Julien et moi nous nous sommes regardés. La même idée nous était venue » (l. 20). La phrase est même répétée, comme un écho, quelques

lignes plus loin : « La même idée nous était donc venue, à Julien et à moi » (l. 24-25). Mais quand l'Allemand se met à chanter, le « nous » disparaît au profit du « je » : « Ça m'a fait sursauter, j'ai failli faire du bruit » (l. 29). Le narrateur est désormais seul avec son émotion, et Julien devient sujet d'un verbe de reproche dont le narrateur est l'objet : « Julien m'a foudroyé du regard » (l. 30). La complicité laisse place à la désapprobation.

- **Avec l'Allemand : d'une cible à un être humain.** Au début, le soldat n'est désigné que par sa nationalité, « L'Allemand » (l. 21 et 22), puis réduit à un objet : « c'était une cible parfaite » (l. 24). Les phrases courtes et juxtaposées ressemblent à un calcul militaire froid : « L'Allemand était seul, nous avions nos Smith and Wesson » (l. 21), « Il y avait une moto à récupérer, une mitraillette » (l. 22-23) ; le soldat est mis sur le même plan que sa moto et son arme. Après le connecteur « Mais soudain » (l. 26), qui marque la rupture, il devient « le jeune soldat allemand » (l. 26) : l'adjectif « jeune » le rend humain et fragile, et « allemand » n'est plus qu'un adjectif. Il est sujet de verbes d'action paisibles (« a levé les yeux au ciel et il a commencé à chanter », l. 26-27). Enfin, le narrateur se met à imaginer ce qu'il pense : « Peut-être cette chanson ne lui rappelait rien. Peut-être ne savait-il même pas » (l. 31). L'anaphore de « Peut-être » montre qu'il s'intéresse désormais à la vie intérieure de cet homme : l'ennemi est devenu une personne.

> 💡 **Astuce.** Quand une question te demande d'observer les pronoms, fais un repérage rapide au crayon sur le sujet : entoure les « nous » d'une couleur, les « je / me » d'une autre. Le passage du « nous » au « je » saute alors aux yeux et te donne directement ton premier élément de réponse.

5. Deux raisons expliquent pourquoi la chanson rend l'Allemand « subitement innocent » (l. 39) aux yeux du narrateur.

- **La chanson ramène le narrateur à sa propre enfance.** *La Paloma* est pour lui une « mélodie de mon enfance, cette rengaine pleine de nostalgie » (l. 38-39). Elle fait surgir des images heureuses et paisibles : « L'enfance, les bonnes qui chantent à l'office, les musiques des kiosques à musique, dans les squares ombragés des villégiatures » (l. 33-34). En entendant le soldat chanter cet air, le narrateur associe l'ennemi à l'innocence de l'enfance et au temps de la paix, avant la guerre. Il se reconnaît en lui : tous deux partagent peut-être les mêmes souvenirs, et il lui devient impossible de tuer un homme qui lui ressemble.
- **En chantant, le soldat révèle l'être humain derrière l'uniforme.** Le narrateur insiste sur sa jeunesse (« ce jeune soldat », l. 37) et sur la beauté de sa voix : « L'Allemand continuait de chanter, d'une belle voix blonde » (l. 36). L'hypallage « voix blonde » transfère sur la voix la couleur de ses cheveux et lui donne une douceur presque enfantine. De plus, les paroles de la chanson parlent d'une colombe blanche (note 5), symbole de la paix : le soldat n'est plus l'occupant armé, mais un jeune homme qui chante, les yeux levés vers le ciel. Le trouble du narrateur est physique : « Ma main s'était mise à trembler » (l. 37).

Le narrateur sait pourtant que cette innocence est une illusion : la locution « Comme si » (l. 38) montre que rien n'a changé en réalité, le soldat appartient toujours à l'armée ennemie. Et l'on apprend au début du texte qu'il mourra (« lorsqu'il fut mort », l. 7), ce qui rend la scène tragique.

6. Cette photographie, publiée en couverture du livre *Meeting the Enemy* de Richard van Emden (2013), peut illustrer le texte, même si elle ne le reproduit pas exactement.

- **Deux soldats de camps adverses face à face.** L'image, en noir et blanc aux tons sépia, montre à gauche un soldat assis par terre, vu de profil, coiffé d'un casque plat à large bord, harnaché de courroies et de sacs, les jambes serrées dans des bandes molletières. À droite, un autre soldat, penché vers lui, porte une longue capote militaire au col relevé ; son visage est en partie coupé par le cadre. Ce sont deux ennemis, comme le narrateur et le « jeune soldat allemand » (l. 26).
- **Un geste d'échange au centre de l'image.** Le soldat de droite tend un petit objet sombre, que l'autre reçoit dans sa main : les mains et les regards convergent vers le centre de la photographie. Ce

geste de partage montre que l'ennemi peut redevenir un homme, exactement ce qu'éprouve le narrateur : « Il m'était devenu impossible de tirer sur ce jeune soldat » (l. 37-38).
- **Une atmosphère calme malgré la guerre.** Le soldat assis a le visage détendu et attentif ; aucune arme n'est pointée. Derrière eux, le paysage est flou et brumeux, comme si le combat s'était arrêté. Cela rappelle la parenthèse paisible du texte : le soldat allemand « respirant la douceur de la France profonde » (l. 17), puis chantant « d'une belle voix blonde » (l. 36).

Les différences sont toutefois nettes : la photographie date de la Première Guerre mondiale, alors que le texte se déroule en 1943 ; surtout, les deux soldats de l'image se rencontrent et fraternisent, tandis que dans le texte il n'y a aucun contact : l'Allemand ignore la présence des résistants, qui restent cachés « à l'abri, à l'affût » (l. 24), et le rapprochement n'a lieu que dans l'esprit du narrateur. L'image illustre donc l'idée centrale du texte, l'ennemi reconnu comme un être humain, plutôt que la scène elle-même.

> ⚠ **Piège.** Ne dis pas que la photo montre la scène du texte : ce n'est ni la même guerre ni la même situation. La consigne demande « trois éléments descriptifs précis » : décris d'abord ce que tu vois (les deux soldats, leurs uniformes, le geste d'échange), puis relie chaque élément à une citation, et termine par une nuance.

Partie II – Grammaire et compétences linguistiques *(18 pts)*

7. a) Le groupe « d'une belle voix blonde » est **complément circonstanciel de manière** du verbe « continuait de chanter » : il indique comment l'Allemand chante.

7. b) Deux manipulations permettent de le vérifier :

- la **suppression** : « L'Allemand continuait de chanter. » La phrase reste correcte et garde son sens principal ; le groupe est donc facultatif, comme un complément circonstanciel ;
- le **déplacement** : « D'une belle voix blonde, l'Allemand continuait de chanter. » Le groupe peut changer de place dans la phrase, ce qui est le propre du complément circonstanciel.

On peut ajouter que le groupe répond à la question « comment ? » (il chantait comment ? d'une belle voix blonde), ce qui indique la manière.

8. a) La proposition subordonnée est placée entre crochets (sur ta copie, tu l'encadres) :

> Nous savions [**que les soldats de la Wehrmacht avaient pris l'habitude de venir en groupe, vers la fin de l'après-midi, se rafraîchir à cet endroit**].

Elle commence à la conjonction de subordination « que » et s'étend jusqu'à la fin de la phrase ; son verbe conjugué est « avaient pris ».

8. b) C'est une proposition subordonnée **conjonctive complétive**, introduite par la conjonction de subordination « que ». Elle est **complément d'objet direct (COD) du verbe « savions »** : on sait quelque chose (« Nous savions quoi ? »), et on peut la remplacer par le pronom « le » : « Nous le savions ».

9. a) Mots de la même famille que « fabule » (verbe « fabuler ») : **fable**, **fabulateur** (ou fabulatrice), **fabulation**, **affabulation**, **fabuleux**, **fabuliste**.

9. b) Une fable est un récit inventé, un fabulateur est quelqu'un qui invente des histoires : **fabuler** signifie donc **inventer, imaginer des faits et les raconter comme s'ils étaient vrais**. Dans le texte, le narrateur reconnaît qu'il invente un détail : il n'a pas pu voir la couleur des yeux du soldat à ce moment-là (« Je n'ai pas pu voir la couleur de ses yeux à ce moment-là », l. 6-7) ; les « yeux bleus » sont une reconstruction de sa mémoire.

10. Réécriture (les mots modifiés sont en gras) :

> « **Ils étaient détendus**, visiblement. Mais **ils étaient restés** sur **leurs** gardes : **leur** mitraillette **leur** barrait la poitrine, suspendue à la bretelle qu'**ils avaient** passée autour du cou. »

Changements : verbes à la 3e personne du pluriel (« étaient », « étaient restés », « avaient ») ; participes « détendus » et « restés » au **masculin pluriel** (attribut du sujet et auxiliaire « être ») ; déterminant possessif « ses » remplacé par « leurs » (gardes, toujours au pluriel dans cette expression) et « sa » par « leur » (mitraillette reste au singulier, comme le demande la consigne : chacun a la sienne) ; pronom complément « lui » remplacé par « leur ». Restent inchangés : « barrait » (son sujet est « leur mitraillette », singulier), « suspendue » (qui se rapporte à « mitraillette ») et « passée », accordé avec le COD « qu' » mis pour « la bretelle », placé avant l'auxiliaire « avoir ». « La poitrine » et « le cou » restent au singulier (chacun a la sienne, le sien).

> ⚠ **Piège.** Ne confonds pas les deux « leur ». Devant un nom, c'est un **déterminant possessif** qui s'accorde : « leurs gardes », mais « leur mitraillette » (une par personne). Devant un verbe, c'est un **pronom personnel**, toujours invariable : « leur barrait », jamais « leurs barrait ». Et « barrait » reste au singulier, car son sujet est « leur mitraillette ».

Conseils pour le jour J

Tu as 1 h 10 pour 50 points : garde au moins 20 minutes pour la grammaire, dont une bonne dizaine pour la réécriture, qui vaut 10 points à elle seule alors qu'elle est courte. Lis d'abord le texte deux fois : le chapeau (la Résistance, 1943) et les notes (surtout la note 5, qui traduit les paroles de *La Paloma*) sont indispensables pour comprendre la scène.

Ce texte repose sur un basculement : l'ennemi, d'abord « une cible parfaite », devient un « jeune soldat » que le narrateur ne peut plus tuer. Les questions 2, 4, 5 et 6 tournent toutes autour de cette idée ; si tu l'as comprise, tu tiens le fil de ta copie. Respecte les lignes imposées (13 à 19, 20 à 31) et compte tes éléments : « deux éléments » attendus signifie deux idées distinctes, chacune avec une citation exacte et son numéro de ligne.

Pour l'image, n'oublie pas de nuancer : c'est une photographie de la Première Guerre mondiale, qui montre une rencontre réelle entre ennemis, alors que dans le texte l'Allemand ne voit jamais les résistants. Dire ce qui rapproche et ce qui sépare les deux documents prouve que tu les as bien lus.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).